

souvent venues d'ailleurs. Mais la Corse a parfois du mal à reconnaître cette dépendance, elle se souvient encore du temps où elle vivait en autarcie. Paoli l'avait assumée, lui qui fit venir tant de Juifs de Livourne et les accueillit sans restriction.

Q / Bon nombre de vos livres soulèvent la question de la connaissance de soi (Qui dit je en nous, Portraits crachés, Je ne voulais pas être moi...); quel en est l'enjeu selon vous ?

CA / La fascination que j'éprouvais, l'été, en retrouvant la Corse. Je sentais d'instinct que je devais me considérer si je voulais trouver ma place dans nos villages ou même à Bastia. C'était une façon de parler, un accent, des gestes, une chaleur, un théâtre dont Paris ignorait et ignore encore presque tout. De retour sur le continent, nouveau vertige : on peinait à me croire quand je me disais corse. J'avais un pied ici et un autre là-bas. Cette sorte de schizophrénie est familière aux membres de la diaspora, mais elle ne touche pas qu'elle, je crois, toute île qui dépend ou a dépendu d'un continent l'encourage.

Q / Combien de vos livres avez-vous écrits en pensant à la Corse et quels sont ceux où vous l'avez évoquée ?

CA / Elle apparaît en filigrane dans mon premier roman, *Le Caméléon* (Grasset, 1994), situé dans l'Albanie d'Enver Hodja, pays qui me fascina longtemps pour son isolationnisme intégral revendiqué. Deux des héros du *Jeu des quatre coins* (Grasset, 1998) sont corses. Et *Le mal des ruines* (Grasset, toujours), que j'ai publié l'an dernier, est tout

entier consacré à l'île : il a fallu que j'attende que ma famille perde de son influence politique pour que je me sente libre de parler.

Q / Dans *Le mal des ruines* vous racontez une relation avec la Corse qui semble avoir été par moment désespérante ; quels sont vos sentiments actuels ? Éprouvez-vous de la nostalgie, du ressentiment, un certain dépit, de l'amour, ou autant de tensions ambivalentes ?

CA / J'ai adoré la Corse jusqu'à mon entrée dans l'âge adulte, avant que le peu de sympathie que l'homosexualité y suscitait ne me mette sur la défensive. L'essor de la lutte armée m'a ensuite été pénible, bien au-delà des plasticages qu'a pu subir ma famille : je supporte aussi peu la violence physique que les menaces verbales, je voyais l'espace de la libre parole se rétrécir chaque jour et craignais que cela finisse en guerre civile larvée. La litanie des morts des années 90 a achevé de m'éloigner de l'île, après la mort de mon grand-père, à 106 ans : j'avais si tôt perdu des miens que la Corse me faisait penser à *l'Île des morts* du peintre Böcklin. Mais le climat a beaucoup changé, là encore, et je reviens désormais avec la légèreté du nomade redécouvrant les avantages du foyer.

Q / Comment vos livres sont-ils reçus dans l'île ?

CA / C'est *Qu'as-tu fait de tes frères*, en 2010, qui m'y a vraiment mis en lumière. J'y racontais mes débuts dans la vie, ceux de mes frères aussi, dans le Paris de l'avant et de l'après 68, comme nos étés corses passés au sein d'une famille qui nous donnait ▶